Document généré le 25 avr. 2024 03:19

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Kamouraska

Geneviève Robitaille

Numéro 91, automne 2001

Eaux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14612ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Robitaille, G. (2001). Kamouraska. *Moebius*, (91), 79–81.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Geneviève Robitaille

Kamouraska

Je suis assise à la belle petite table blanche en résine de synthèse du rustique Motel Cap-Blanc de Kamouraska et je lis. Parfois mes yeux quittent le livre et se promènent des rosiers sauvages aux cèdres, sans négliger de jeter des coups d'œil nerveux sur les arbustes touffus qu'un petit animal invisible agite par moments. La lumière oscille dans un genre de brume sèche et semble peser sur mes épaules et sur le Monde, le silence suspendu à ses particules ne m'a jamais été aussi assourdissant. Je continue à regarder çà et là, portée par cette lumière particulière du petit matin, et, au-delà de la falaise, à l'horizon, mes yeux se posent sur le fleuve.

Je m'apaise aujourd'hui en peignant ces scènes de Kamouraska dans ma tête. Je suis chez moi à rêvasser entre mes visites à l'urgence. Mes vacances d'été.

Depuis un certain temps, je ne voyage qu'en mes souvenirs.

Je dois avouer que je n'ai pas lu lors de ma convalescence à Kamouraska. Oh! Peut-être quelques lignes de ce merveilleux livre *Jardin et prairie* d'Alison Lee Strayer que je traînais partout avec moi, histoire de croire que j'avais encore quelque chose à conquérir. Mais il n'en était rien. Je me suis assise quatre jours durant, quelquefois dans un jardin, parfois devant un chêne rouge, toujours devant le Saint-Laurent. Mon regard errait, fuyait. Je ne cherchais rien. Je laissais le silence et le bruit me reposer. Le vent me réveiller. Les odeurs me ramener à quelque chose de vivant.

Chaque jour, je passais d'un microcosme à un autre: le square; le café-jardin; le quai. Chaque fois, je me sentais dépaysée.

Il ne m'en faut pas beaucoup pour me dépayser.

Le matin, je quittais la chambre du motel, mon livre en main, et j'allais m'asseoir dans le petit square où se trouvaient, sur des dalles de pierres blanches, la table de résine avec un parasol jaune, la chaise assortie, un banc de parc vert et un chêne. Lorsque je me tournais vers le chemin de gravier tordu et en pente, je voyais l'affiche du motel avec le flou de mes yeux, elle me faisait penser au Bates Motel dans *Psycho* de Hitchcock. Je n'arrêtais pas de regarder le chêne feuillu, rouge vin, qui surplombait une partie du carré de dalles. Un miracle. Une mer en arbre.

Vers les deux heures, je dînais au café-jardin de la boulangerie Niemans. Au-delà de la clôture et de la fermette voisine, j'entrevoyais un filet de fleuve. Partout le fleuve m'attendait, comme un lit à deux. Un voyage rêvé! Je savourais par petites bouchées la fameuse salade au thon du café. L'huile goûtait la Grèce. La salade au complet me rappelait la Grèce! C'était le mélange d'olives, d'anchois, de la mer et du soleil. La Grèce entière baignait dans mon assiette! Une Grèce inventée... je ne suis jamais allée en Grèce. Puisque je me savais dans un lieu rêvé, je ne pouvais pas m'empêcher d'évoquer la Grèce, pour le plaisir de mes sens, pour tromper ma mémoire. Cependant, mes rêveries frivoles ne me faisaient jamais oublier que j'étais à Kamouraska!

Au quai, la mer, fabuleuse, roulait, violente avec le vent. Dans ces moments-là, lorsque ce vent poussait mon visage, je devenais folle en moi. Une excitation intérieure complètement déraisonnée. Le quai de béton avançait indéfiniment vers l'autre rive. L'eau nageait le long de son mur jusqu'au sable.

Un après-midi, je ne ressentais même pas un soupir d'air sur mon visage, la tranquillité de l'eau m'oppressait. Il y avait quelque chose d'absolument superbe à toute cette fixité, une image cristallisée aux couleurs trop pâles et pourtant saisissantes. Je n'aurais jamais imaginé qu'un bleu pastel pût être éclatant de splendeur. Je me remémorais les images de l'eau dans *L'éternité et un jour* d'Angelopoulos. Soudainement, je perçus la mer, le ciel, le quai devant moi, tels qu'ils m'avaient été révélés dans le film. Je voyais le fleuve par les yeux d'Angelopoulos.

C'est ce qu'il y a de plus beau en moi: ce que les autres voient.

Bien que je sois allée à l'île d'Orléans presque une fois par semaine, hiver comme été, mes escapades de plusieurs jours auprès du fleuve m'avaient manqué terriblement; car dormir avec le fleuve, me réveiller près de lui, faire une marche à ses côtés, manger en tête-à-tête avec lui, anticiper nos lendemains, tout cela me réconciliait avec ma culpabilité pour les demi-heures que je lui volais, filant à l'anglaise, irrévérencieuse, sans même m'incliner légèrement avant de reprendre la route vers la ville. Mes nuits et mes jours consacrés à lui seul me permettaient sans pudeur de l'habiter, de m'habiter de lui, de m'habiller de lui, de le mettre comme une robe moulante, de me découvrir belle à cause de lui, de ressentir la vie et ne pas avoir peur de mourir, car je sais que c'est à lui que j'appartiens, que c'est en lui que je retournerai une fois les yeux fermés à jamais.

À Kamouraska, je nous célébrais.

La nuit, dépossédée du peu de vitalité qu'il me restait, je m'étendais sous les draps humides et froids pour tenter de dormir. De la porte patio, je regardais le noir qui caressait le bois et le ciel et ma vie. Couchée sur le côté, je sentais mon cœur se débattre contre moi. Je ne comprenais pas ce qui lui arrivait. Mon excès de fatigue assurément. C'est sans doute pourquoi je n'ai pas lu et n'ai que regardé.

Pendant quatre jours, j'ai laissé mes yeux dormir sur Kamouraska, pour arriver à vivre, chez moi, un peu plus longtemps.

Il y a deux étés de cela déjà. Je ne suis jamais retournée à Kamouraska. Depuis, j'écoute le vent et les vagues me confier qu'il y encore des aires de vie en moi. Des rumeurs du Saint-Laurent, au quai, à l'île d'Orléans.